

NOTE DE L'AUTEUR

Ce récit est librement inspiré des lettres de mon grand-père, retrouvées dans une vieille cantine en fer, des lettres jaunies écrites à la main, certaines au crayon sur des petits bouts de papier à moitié effacés, d'autres rédigées sur des télégrammes aux en-têtes du régime nazi, correspondance assidue avec ma grand-mère pendant la Seconde Guerre mondiale, racontant l'histoire de deux êtres pris malgré eux dans le feu et la tourmente, faisant preuve d'un amour sans faille. Mon grand-père revenu meurtri par ce conflit y a quasiment perdu la vision d'un œil, mais a retrouvé son fils et sa femme en bonne santé, c'est tout ce qui comptait pour lui et c'est ce qui lui a permis de rester en vie.

Ce roman se veut un hommage à tous ces hommes faits prisonniers ou déportés sous la contrainte d'un occupant et d'un régime en accord avec celui-ci, des hommes qui n'ont jamais oublié leur patrie et qui n'ont malheureusement reçu aucune gratitude de leurs pairs. Ils restent les oubliés de ce conflit.

LE PÂTISSIER D'HITLER

Mon grand-père quant à lui n'a jamais reçu une quelconque récompense ou une quelconque décoration, ne serait-ce qu'un dédommagement ou un simple merci. Il a repris son travail comme si de rien n'était, se réadaptant tant bien que mal à la vie civile sans se plaindre malgré les cicatrices et les plaies au plus profond de lui. Jamais il n'a parlé de ce qu'il avait vécu. Pour lui, il avait simplement fait son devoir de citoyen. À sa mort, il n'a pas reçu une gerbe de fleurs ou un hommage de la part de la nation pour laquelle il s'était battu au mépris de ses idées. Rien, comme tous les autres.

C'est donc sans prétention et sans aucune vanité que je vous livre ce texte romancé que j'ai essayé de garder au plus juste sur les événements d'un passé douloureux, en n'oubliant pas tous ces héros anonymes et en leur disant tout bonnement : Merci !

Bonne lecture.

Peter Bervore

PARTIE I
1939-1940

ORDRE DE MOBILISATION

En ce matin de septembre, je fus réveillé par le bruit des cloches des églises sonnant à toute volée. Puis des pas lourds dans l'escalier, se faisant de plus en plus pressants, firent craquer les marches du parquet ciré le matin même par la concierge. Cependant, je ne fus pas surpris quand ils s'arrêtèrent devant la porte de ma petite chambre de bonne qui donnait sous les toits de la ville de Bagneux située dans le département des Hauts-de-Seine.

Je devinais, derrière ces fines planches de bois, les gestes répétitifs du représentant de l'État qui glissait dans l'échancrure mon ordre de mobilisation immédiate. Ça y est, je n'avais même pas besoin de ramasser la lettre. Je voyais déjà l'en-tête avec l'oriflamme bleue, blanc, rouge du ministère de la Défense nationale et de la Guerre, identique aux affiches que j'avais vu placardées un peu partout sur les murs de la ville : « L'ordre de mobilisation générale ».

Je n'étais pas surpris, mais étonné que cette décision vienne si tard ; car depuis la prise du pouvoir en Allemagne par le parti nazi dont Adolf Hitler avait pris la tête et après

sa nomination comme chancelier du Reich, je m'attendais à recevoir cette lettre. Je me disais que le gouvernement français avait trop tardé et n'avait pas eu la volonté de s'opposer à l'irrésistible ascension de ce « cinglé » vers la dictature lorsqu'il avait pris le pouvoir en janvier 1933. Un an plus tard, il avait éliminé tous ses adversaires politiques dont mes camarades communistes, détruisant ainsi le parti le plus puissant d'Europe, en devenant le *Führer*.

Mais là, c'en était trop ! Après des paroles de paix et de négociations adressées à Hitler, le président Albert Lebrun et le président du conseil Édouard Daladier notifièrent un ultimatum, suite à l'envahissement de la Pologne, notre alliée, par les troupes allemandes. En conséquence, le 1^{er} septembre 1939, il déployait notre armée le long de la frontière allemande, sur la ligne Maginot. Et voilà, le cauchemar recommençait, la Grande Guerre qui devait être la dernière n'avait servi à rien. La vie est un éternel recommencement où les hommes semblent écarter le spectre de la guerre, mais oublient les leçons du passé.

C'est ainsi que ce matin du 2 septembre 1939, je ramasse sans empressement ce courrier ministériel et me mets à la fenêtre où des pigeons s'envolent, dérangés par ma présence soudaine. Le soleil est au plus haut en ce mois de septembre. On peut dire que l'on a eu une belle arrière-saison. Malgré moi, mes yeux se posent sur le feuillet que je tiens entre les mains : « Convocation pour le 4 septembre 1939, 309^e RATTT (régiment d'artillerie tractée tout-terrain) canonnier, au parc annexe de réparation et d'entretien du matériel de Laon dans le département de l'Aisne. » Voilà, c'est fait, j'ai mon affectation. Je dois être sur le quai de la gare de l'Est demain à

8 heures du matin. Ils n'ont pas traîné, les bougres. Ils ne m'ont pas fait de cadeau. Canonnier, je serai donc sur le front.

Merde, ils auraient pu regarder mon âge : 39 ans, je ne suis plus de la première jeunesse. Mais bon, il vaut mieux ça que fantassin. De plus, je ne serai pas loin de ma famille adoptive qui vit toujours à Auflance près de la frontière Belge. En espérant qu'il ne leur arrive rien, je soupire et je pense à Lucie, ma Lucie ! Comment lui dire et quelle va être sa réaction ?

Sur ce fait, je m'élève sur la pointe des pieds et j'observe le clocher de l'église Saint-Hermeland. J'aperçois son horloge qui indique presque 9 heures.

— Flûte déjà ! dis-je à haute voix.

Je m'asperge un coup d'eau fraîche sur le visage, enfile rapidement des vêtements ainsi qu'une paire de brodequins, mets ma casquette sur la tête et je file attraper le premier autobus qui passe au niveau de la place Dampierre.

À peine suis-je descendu dans la rue que, déjà, un bus arrive devant moi. Ni une, ni deux, je bondis avec agilité sur la plateforme arrière ouverte fièrement ornée d'un fanion français à chaque extrémité de son toit comme un signe précurseur de victoire. Une fois arrivé en bas de Bagneux, à la limite de la ville de Cachan, je saute de l'autobus sans attendre son arrêt et je cours pour trouver un fleuriste. Par chance, le marché avec tous ces camelots est ouvert. Il y a de l'agitation, mais pas plus qu'à l'accoutumée, comme une journée ordinaire. Les marchands s'agitent devant leurs étals sous leurs bâches multicolores qui donnent à ce jour un air de fête contraire à la terrible menace. Tous essaient de convaincre la clientèle d'acheter leurs produits, bien sûr meilleurs que ceux de leurs concurrents.

Brusquement, j'entends que l'on crie mon nom. Je me retourne, et aperçois mon ami Joe, le poissonnier, qui m'invective derrière son comptoir rempli de poissons et de crustacés allongés sur la glace qui fond à vue d'œil sous cette chaleur naissante, formant une grande mare qui s'allonge sous son stand, remplissant l'atmosphère d'une odeur de marée.

—Fernand, Fernand ! s'égosille-t-il en me montrant du doigt.

Ne pouvant échapper à son interpellation virulente et voulant éviter que tous les regards se tournent vers moi, je m'approche de son étal. Mais à peine suis-je arrivé devant lui qu'il change l'intonation de sa voix. D'un air posé et inquiet, il me demande :

—Alors, mon ami, toi aussi, tu as reçu ta convocation ?

—Oui, malheureusement, canonnier à Laon, en attendant la suite, mais il fallait s'en douter après avoir tant entendu à la radio et dans les journaux parler de la montée de ce fanatisme hitlérien que nous avons regardé bêtement sans rien faire, lui réponds-je un peu naïvement.

—Et toi ?

—Eh bien moi, mécanicien dans le 3^e RAM, le régiment d'automitrailleuses à Rambouillet, puis départ pour Sedan dans la foulée. Enfin, cela ne devrait pas durer longtemps si on en croit ce que nous dit le gouvernement. Un compromis devrait être vite trouvé ! affirme-t-il d'un ton mal assuré et d'une voix tremblotante.

—Tu as raison, il n'y a pas de quoi s'inquiéter, tu es un expert en mécanique et on se rappelle ce qui s'est passé en 14 ! lui rétorqué-je sur un ton ironique.

—Bon maintenant que tu es là, ne veux-tu pas un poisson pour midi ? J'ai de la sole toute fraîche de Normandie,

profites-en, tu ne vas plus en manger tous les jours ! m'assure-t-il en ayant retrouvé son sourire.

— Tu as raison, autant profiter d'un dernier repas avec ma belle, car je ne sais pas quand cela se renouvellera, lui dis-je d'un air circonspect.

Après avoir été servi, je lui fais mes adieux, sans laisser paraître une quelconque émotion, et je me dirige enfin vers le fleuriste tout en dissimulant un sourire en pensant à Joe, mécanicien, lui qui n'a jamais vu un moteur de sa vie et qui a du mal à changer une roue de vélo ! Après avoir traversé quelques allées et m'être frayé un chemin parmi les badauds qui font leurs emplettes tranquillement, je m'arrête devant un petit étal de fleurs fraîches où la fleuriste, une femme âgée portant un foulard sur la tête, me reconnaît immédiatement.

— Alors l'amoureux ! Je vous prépare un petit bouquet de fleurs fraîches ? me dit-elle d'une voix gouailleuse.

— Euh non, exceptionnellement j'aurais voulu un bouquet de roses, lui demandé-je un peu timidement. Aujourd'hui, c'est un jour particulier !

Après avoir pris congé de la fleuriste, je regarde ma montre gousset attachée à mon gilet. Elle indique déjà 11 heures, il est temps que je parte afin de pouvoir préparer au mieux le repas. J'accélère donc le pas et laisse le marché derrière moi pour accéder à une allée où des ouvriers de la voirie s'affairent à repaver la chaussée. Je fais attention où je pose les pieds et entre dans la rue des Bois où habite ma dulcinée.

LUCIE

Je m'arrête devant son petit immeuble, le seul de la rue. Une petite construction moderne et récente de trois étages avec toilettes sur le palier, un luxe. À peine ai-je franchi le portail que déjà elle apparaît et se jette dans mes bras en m'embrassant avec tendresse dans le cou. Je soulève son petit corps frêle et léger, puis je prends le temps de la regarder dans les yeux. Elle est là, si belle avec son visage fin, ses yeux verts grands ouverts, à me dévisager comme si elle me voyait pour la première fois. C'est une fille courageuse qui n'a pas hésité à quitter son Loiret natal pour venir travailler dans la capitale et y faire des ménages afin de subvenir à ses besoins en cette période si difficile depuis la crise de 1929.

Je l'avais rencontrée lors d'un bal des pompiers à la caserne de Port-Royal, en face de l'hôpital du Val-de-Grâce, dans le 13^e arrondissement de Paris. Tout de suite, je l'avais remarquée avec ses cheveux courts tirés en arrière à la garçonne, ressemblant à Joséphine Baker se déhanchant sur du jazz de La Nouvelle-Orléans. J'avais pris mon courage à deux mains et l'avais abordée. Immédiatement, j'avais perçu son caractère fort et autoritaire, il m'avait fallu batailler quelques mois et lui faire la cour pour pouvoir obtenir un rendez-vous.

Mais depuis nos deux cœurs battent à l'unisson et s'emballent à chaque nouvelle rencontre. Alors, c'est avec émoi que je me suis résolu à la demander en mariage. Maintenant, la guerre va-t-elle ruiner nos espoirs ?

Sans plus attendre, elle me fait entrer dans son petit appartement situé au rez-de-chaussée qui est déjà grand et change de ma chambre de bonne située sous les toits. Le logement dispose de deux grandes pièces, une chambre et une cuisine avec l'eau courante au robinet. Je lui offre les fleurs, qu'elle trouve fort belles, tout en me disant que je n'aurais pas dû et que l'argent est trop précieux pour être dépensé dans ces futilités. Je ne peux m'empêcher de sourire en la regardant tant elle est resplendissante dans son petit tailleur serré, faisant ressortir les formes fines de son corps. J'aurais pu rester là des heures, à la regarder s'affairer dans cette petite cuisine. Mais malheureusement, je sais que le temps m'est compté dans cette journée si particulière. Alors, je m'approche d'elle et la serre contre moi en l'embrassant langoureusement tout en sentant son corps fragile frémir contre le mien, tandis qu'elle me fixe dans les yeux en me disant d'un petit air moqueur :

— Fernand, voyons ! Nous ne sommes pas encore mariés !

— Je le sais, mon amour, mais tu sais comme je te désire. Cependant as-tu idée de ce qui m'amène aujourd'hui ? lui demandé-je d'un air penaud.

— Je sais mon chéri, je ne suis pas bête. Hier, j'ai vu les affiches un peu partout dans la ville et j'ai entendu cela à la radio, mais je ne veux pas en parler, car je sais que toi et mon frère Raymond allez être appelés sous les drapeaux. Je veux juste savoir où tu es affecté et l'heure de ton départ pour pouvoir t'accompagner à la gare, et puis que nous mangions tranquillement ce succulent poisson que tu as acheté, affirme-

LE PÂTISSIER D'HITLER

t-elle, essayant de faire comme si de rien n'était tout en se mettant à préparer le repas d'un air faussement détendu.

Ainsi, nous déjeunons tous les deux en essayant de parler de tout et de rien. Je prends des nouvelles de sa famille et de ses deux sœurs. Puis nous parlons avant tout des préparatifs de notre mariage qui nous tient à cœur et qui donne de la gaieté à notre discussion. Enfin après avoir mangé et pris un verre de vin, il faut prendre congé de ma belle, car je me dois aller annoncer la nouvelle à mon patron ainsi qu'aux membres de ma section du parti communiste avant de partir pour cette putain de guerre. Alors que l'autre devait être la der des ders !

Malgré mon désir de rester, j'embrasse ma Lucie une dernière fois sur le perron et lui donne rendez-vous à la station de métro Porte d'Orléans, le lendemain à 7 heures, afin qu'elle puisse m'accompagner à la gare du Nord. Puis, je rejoins la nationale 20 entre Bagneux et Cachan et prends en autobus la direction de Paris.